



HAL
open science

Extrait : Mary Wollstonecraft. Grande-Bretagne / Royaume Uni, 1792

Myriam Boussahba-Bravard

► To cite this version:

Myriam Boussahba-Bravard. Extrait : Mary Wollstonecraft. Grande-Bretagne / Royaume Uni, 1792 : in Fabrice Virgili et al, L'Europe des femmes XVIIIe-XXIe siècles, Recueil pour une histoire du genre en VO, Paris : Perrin, 2017, 400p. 2017. hal-03752891

HAL Id: hal-03752891

<https://normandie-univ.hal.science/hal-03752891>

Submitted on 17 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Document en V.O. / Traduction en français / Présentation commentée
Document in original language/ Translation in French/ Short Presentation

Extrait : Mary Wollstonecraft. Grande-Bretagne/ Royaume Uni, 1792.
Excerpt: Mary Wollstonecraft. Britain / United Kingdom, 1792.

In Fabrice Virgili *et al*, *L'Europe des femmes XVIIIe-XXIe siècles, Recueil pour une histoire du genre en VO*, Paris : Perrin, 2017, 400p.

Myriam Boussahba-Bravard

Laboratoire LARCA-UMR8225, université Paris Diderot / Université de Paris-CNRS

I may excite laughter by dropping a hint, which I mean to pursue, some future time, for I really think that women ought to have representatives, instead of being arbitrarily governed without having any direct share allowed them in the deliberations of government. But, as the whole system of representation is now, in this country, only a convenient handle for despotism, they need not complain, for they are as well represented as a numerous class of hard-working mechanics, who pay for the support of royalty when they can scarcely stop their children's mouths with bread [...]

In the superior ranks of life, every duty is done by deputies, as if duties could ever be waived, and the vain pleasures which consequent idleness forces the rich to pursue, appear so enticing to the next rank, that the numerous scramblers for wealth sacrifice everything to tread on their heels [...] Women, in particular, all want to be ladies. Which is simply to have nothing to do, but listlessly to go they scarcely care where, for they cannot tell what.

But what have women to do in society? I may be asked, but to loiter with easy grace; surely you would not condemn them all to suckle fools and chronicle small beer! No. Women might certainly study the art of healing and be physicians as well as nurses [...] They might also study politics, and settle their benevolence on the broadest basis; for the reading of history will scarcely be more useful than the perusal of romances, if read as mere biography; if the character of the times, the political improvements, arts, etc., be not observed. In short, if it be not considered as the history of man; and not of particular men, who filled a niche in the temple of fame [...]

Business of various kinds, they might likewise pursue, if they were educated in a more orderly manner, which might save many from common and legal prostitution. Women would not then marry for a support, as men accept of places under Government, and neglect the implied duties; nor would an attempt to earn their own subsistence, a most laudable one!, sink them almost to the level of those poor abandoned creatures who live by prostitution.

Mary Wollstonecraft, *A Vindication of the Rights of Woman: with Strictures on Political and Moral subjects*, London, 1792, [chapter 9].

[page24]

Je ferai peut-être rire en faisant une allusion que je compte reprendre plus tard, Mais je suis vraiment convaincue que les femmes devraient avoir des représentants au lieu d'être gouvernées arbitrairement sans avoir aucune participation directe aux délibérations du gouvernement. Mais, comme tout le système de représentation n'est à l'heure actuelle dans ce pays qu'un prétexte commode pour faire régner le despotisme, les femmes n'ont pas lieu de se plaindre, car elles sont aussi bien représentées que la classe laborieuse des nombreux ouvriers qui paient [pour] la royauté alors qu'ils peuvent à peine donner une bouchée de pain à leurs enfants [...]

Dans les couches supérieures de la société, c'est par procuration qu'on accomplit tous ses devoirs comme si l'on pouvait charger quelqu'un de cette tâche; et les plaisirs vains que l'oisiveté des riches les force à rechercher semblent si attrayants à la classe inférieure que dans leur lutte pour la richesse, nombre d'entre eux sacrifient tout pour marcher sur les talons des riches [...] Les femmes en particulier veulent toutes être des dames, ce qui signifie simplement n'avoir rien d'autre à faire que de se traîner n'importe où et sans savoir pourquoi.

Mais, qu'ont donc à faire les femmes dans la société, me demandera-t-on, sinon flâner avec grâce et aisance ? Sûrement vous ne les condamneriez pas toutes à élever des imbéciles et à papoter ! Non. Les femmes pourraient sûrement apprendre à soigner et devenir médecins ou infirmières [...] Elles pourraient aussi étudier la politique et faire ainsi la charité sur une base plus large. Car la lecture de l'Histoire ne leur sera guère plus utile que celles des romans si elles la lisent comme une simple biographie, si elles ne font pas attention aux caractéristiques d'une époque, aux aménagements politiques, aux arts, etc. bref, si elles ne considèrent pas l'Histoire comme celle de l'homme en général et non comme celle d'individus qui occupèrent une niche dans le temple de la renommée [...]

Elles pourraient également s'adonner à diverses occupations si on les éduquait de façon plus méthodique, ce qui permettrait de préserver de nombreuses femmes de la prostitution légale et de la prostitution ordinaire. Alors les femmes ne se marieraient plus pour être entretenues, comme les hommes qui acceptent des places dans un gouvernement et négligent les devoirs que cela implique : le souci de gagner leur vie – tentative très louable ! – ne les ferait pas tomber presque au même niveau que ces pauvres créatures abandonnées qui vivent de la prostitution.

Mary Wollstonecraft, *Défense des droits de la femme*, 1792, Préface et traduction de Marie-Françoise Cachin, Paris : Payot & Rivages, 2005, p. 227-230.

[page25]

Présentation commentée

Révoltée par sa condition subalterne, Mary Wollstonecraft (1759-1797) s'oppose à son père dépensier, violent et despotique. Déclassée, elle n'a pas d'autres perspectives économiques que d'enseigner, devenir dame de compagnie et faire des travaux d'aiguille, toutes activités dites féminines que Wollstonecraft exerce successivement et sans succès : gouvernante humiliée, puis entrepreneure endettée quand elle ouvre une école pour filles (1784). À 28 ans, elle publie son premier ouvrage sur l'éducation des filles, *Thoughts on the Education of Daughters* (1787).

Une intellectuelle acclamée et une femme libre

Même si quelques écrivaines produisent déjà de la fiction populaire, Wollstonecraft est la seule Anglaise avec Catharine Macaulay (1731-1791) à écrire de la philosophie politique. Anglicane, elle rejoint le cercle des « contestataires rationalistes » tels Joseph Priestley (1732-1804) ou Richard Price (1723-1791) qui s'inscrivent dans un protestantisme réformateur en dehors de l'anglicanisme dominant. Parmi eux, l'éditeur Joseph Johnson (1738-1809) engrange les profits des ventes de Wollstonecraft, auteure la plus connue d'Europe dans les années 1790. Indignée comme tous les radicaux anglais par *Les Réflexions sur la Révolution en France* (1790) d'Edmund Burke (1729-1797), apologue de l'Ancien régime, elle réfute ses arguments d'abord dans *Défense des Droits de l'homme* (1791) publié la même année que l'ouvrage plus connu de Thomas Paine *Les Droits de l'homme*, puis dans *Défense des droits de la femme* (1792). Portés par le débat anglais sur la révolution française, tous ses ouvrages sont des succès d'édition en Angleterre, puis dans toute l'Europe.

Amoureuse abandonnée, voyageuse curieuse dans le Paris révolutionnaire, puis en Suède, Mary a une première fille hors mariage. William Godwin (1756-1836), philosophe politique et théoricien de l'anarchisme anglais, est le père de sa seconde fille. Mary et William se marient, peu avant la naissance de Mary Shelley (1797-1851), future auteure de *Frankenstein ou le Prométhée moderne* (1817, 1818 en France). À 38 ans, Wollstonecraft meurt d'une infection suite à son accouchement. Godwin dédiera ses mémoires à leur compagnonnage intellectuel et passionné.

***Défense des droits de la femme* : l'égalité est une question morale**

Immédiatement traduit en français et en allemand, cet essai sort aussi aux États Unis. Bien reçu dans les cercles libéraux et progressistes, il met en scène Wollstonecraft comme sujet pensant (« je ») et clairvoyant malgré l'aveuglement de ses contemporain-e-s (« pourrait faire rire plus tard ») quand elle évoque la nécessité pour les femmes comme pour les ouvriers d'avoir des représentants politiques. Lutter contre le despotisme ambiant et la corruption des mœurs des riches relève de l'action politique, mais aussi de la morale : parce qu'ils sont étrangers à la réalité du travail, ces femmes et hommes oisifs se perdent dans une avidité insignifiante.

Ironique, elle affirme que les femmes ont mieux à faire qu'à « toutes élever des imbéciles et papoter » : éduquées « méthodiquement », c'est-à-dire sans viser le seul mariage, le potentiel des femmes est sans limites, d'où leur capacité à exercer des métiers qualifiés, infirmières et sages-femmes ou d'autres encore à définir. Instruites, indépendantes, ces femmes ne seront plus obligées de se marier pour survivre, « pour être entretenues », ce que Wollstonecraft qualifie de prostitution légale : maîtresses plutôt qu'épouses, asservies au bon vouloir du mari, presque aussi pitoyables que ces prostituées ordinaires à la recherche de leur pain quotidien.

L'héritage de Mary Wollstonecraft en Angleterre et en Europe

Pour elle, une société qui n'éduque pas les filles fabrique des femmes « faibles et malheureuses » pour le marché du mariage. Seules les femmes éduquées et donc rationnelles pourront résister aux injonctions sociales et se construire un avenir : entre femme soumise ou émancipée, elle affirme qu'il n'y a pas de destin, bien avant *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949). En dénonçant les stéréotypes que les deux sexes appliquent aux femmes, elle démontre que l'égalité est un postulat, l'égalité entre femmes, ou celle entre hommes et femmes, dans la nullité comme dans l'excellence. En 1792, quand elle affirme sa subjectivité, elle proclame sa liberté : Wollstonecraft fournit encore aux femmes et hommes en quête de liberté, dans tous les pays européens et au-delà, les mots pour le dire et la conviction pour le faire.

Myriam Boussahba-Bravard

Pour en savoir plus :

Barbara Taylor, *Mary Wollstonecraft and the feminist imagination*, Cambridge: Cambridge University Press, 2003.

Barbara Taylor, 'Wollstonecraft-, Mary (1759–1797)', *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford: Oxford University Press, 2004; online edition, Sept 2014.

Margaret Walters, 'The rights and wrongs of women', in Juliet Mitchell and Ann Oakley, *The Rights and Wrongs of Women*, London: Penguin, 1976.

Nathalie Zimpfer et al., *Mary Wollstonecraft : aux origines du féminisme politique et social en Angleterre*, Lyon : École Normale Supérieure, Collection : Les fondamentaux du féminisme, 2015.

